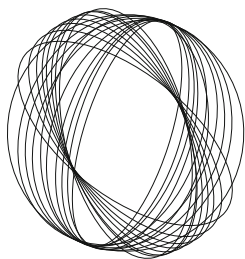


DU MONDE ENTIER

SYLVIE SCHENK

L'ÉCLAT DE RIRE

ROMAN
TRADUIT DE L'ALLEMAND
PAR OLIVIER LE LAY



nrf

GALLIMARD

DE LA MÊME AUTRICE

Aux Éditions Slatkine

L'INSTANT D'UNE VIE

Du monde entier

SYLVIE SCHENK

L'ÉCLAT DE RIRE

roman

*Traduit de l'allemand
par Olivier Le Lay*

nrf

GALLIMARD

Titre original :

ROMAN D'AMOUR

© Carl Hanser Verlag GmbH & Co. KG, München, 2021.

© Éditions Gallimard, 2024, pour la traduction française.

Ange plein de gaieté, connaissez-vous l'angoisse,
La honte, les remords, les sanglots, les ennuis,
Et les vagues terreurs de ces affreuses nuits
Qui compriment le cœur comme un papier qu'on froisse ?
Ange plein de gaieté, connaissez-vous l'angoisse ?

Ange plein de bonté, connaissez-vous la haine,
Les poings crispés dans l'ombre et les larmes de fiel,
Quand la Vengeance bat son infernal rappel,
Et de nos facultés se fait le capitaine ?
Ange plein de bonté, connaissez-vous la haine ?

Charles BAUDELAIRE, « Réversibilité »

Ils parlent anglais. Poor thing. Voix feutrées. Ils murmurent que tu as voulu mettre fin à tes jours. Absurde. Une fois encore tout est déformé, falsifié. Quand tu entrouvres les yeux, il te semble apercevoir un prêtre à ton chevet. Impossible. Un brouillard noirâtre flotte dans la pièce. Mais peut-être que ta vue est brouillée. Où sont tes lunettes ? Tu as la bouche sèche. Tu es étendue dans un lit. Un lit que tu ne connais pas. Oui, tu es encore en Irlande, mais ce lit n'est pas un lit d'hôtel, et tu ne gardes pas le souvenir de t'y être couchée. Le prêtre (est-ce seulement un prêtre ?) se penche vers toi et te demande : Did you want... ? Tu ne comprends pas le mot. Commit suicide ? Kill yourself. Te tuer. Le terme te saute à la gorge, il est d'une telle rudesse, to kill, est-ce que tu as voulu te tuer ? Tu refermes les paupières, fatiguée. Une vague te frappe le visage, tu bascules en arrière. Un océan. Battement de cils. Et de nouveau le visage du prêtre au-dessus de

toi, noir et rond, sa face de lune est ton horizon, s'abîme dans la mer. Des nuages à foison. Ils caracolent, se chevauchent, s'entremêlent. La mer te cerne. Ta tête : une tête de têtard. Ferme les yeux et fonce : voici que tu laboures les flots âpres. You wanted to commit suicide...? Ses cheveux pendent en mèches brunes sur son front, ce qui ravive en toi le souvenir de l'homme que tu as aimé. Peut-être que c'est lui, et non un prêtre. Tu voudrais crier pour lui faire peur, repousser son visage avec ta main, mais c'est à peine si tu peux bouger les doigts. Trop lourd, si lasse, à bout de forces. Sorry, I want to sleep. Est-ce toi qui viens de parler? Tu ne parviens pas à discerner les détails de la pièce, elle se résout en une brume de couleur blanc, vert et jaune, le prêtre est vêtu de noir ou de bleu marine. Pull-over ou soutane? Es-tu à l'hôpital? Tu ne reconnais pas ta propre voix. Trop caverneuse. Oui, ton bras est relié à une perfusion. Qui vous a appelé? Qu'est-ce qui ne va pas chez moi? demandes-tu. Mais rien, répond-il, rien ne va chez toi. Tu ne le comprends pas. Où sont mes lunettes? J'ai besoin de mes lunettes, je n'y vois pas clair. Laissez-moi dormir, de grâce. Tu refermes les yeux et tu te sens mieux. Peut-être que tu vas mourir. C'est pour ça qu'ils ont envoyé chercher un prêtre. Pourquoi es-tu ici, et d'ailleurs où es-tu? Je ne crois pas en Dieu, dis-tu. Faut-il que je me confesse? Tu veux te confesser? demande-t-il. Fais-le, si ça peut t'aider. Un rire fluet retentit à ton oreille, est-ce le tien? C'est à peine si je t'entends, dit-il. Le suicide est un péché

mortel. Tu remues les jambes, tu t'essaies à quelques mouvements de nage, en pure perte. Tu as voulu te noyer ? Tu as voulu en finir ? Pourquoi parle-t-il allemand ? Une fois de plus, tu vois les vagues s'avancer vers toi. Pas hautes pour un sou, elles se brisent avec la plus parfaite régularité, d'abord contre tes genoux, contre tes seins, puis contre ton menton, ton front. Un champ immense de vagues grises, tu glisses sous un dais de nuages gris. Tu nages sans effort. Tu crawlles vers la fin des marées. Tu n'es plus seule, Dieu se tient à ton côté : un chien marin rieur. La mer est encore calme, répétitive et docile. Ses vagues ondulent à perte de vue. Mais, un instant plus tard : plombée, implacable, gelée, ce n'est d'abord qu'un discret crochet à la mâchoire, presque imperceptible, puis une taloche, un coup de poing, tu engages la lutte contre des vagues qui, immenses, glaciales, se dressent en montagnes au-dessus de ta tête ; puis elles s'abattent sur toi, t'entraînent vers les profondeurs, tu suffoques, tu recraches cette froideur, l'eau ne te laisse pas le temps de reprendre haleine, déjà la voilà qui t'assaille de nouveau, ah, à quoi bon résister ? Tu veux que le froid te dévore, tu souhaites que les lames t'assomment. Tu aurais dû écrire un poème sur les vagues. Sur le sable, le pétrole, sur les dépouilles sans nombre qu'elles charrient. Tu aimais tant composer des poèmes, en lire. Les Français Baudelaire, Rimbaud, les Allemandes Sarah Kirsch, Hannah Arendt. On n'en est certes pas plus avancé. Mais les poèmes sont des repères, ils aident à s'extraire

du roncier de la vie. Si seulement tu avais appris par cœur quelques strophes sur l'Atlantique, avant d'aller te jeter à l'eau, cela t'aurait prémunie contre la tentation de regagner la rive, trop tard, allons-y comme ça, tu t'efforces, nageant encore, à mots éteints, de réciter mentalement ton poème préféré, comme autrefois, dans l'enfance, au lit, en silence pour ne pas réveiller tes frères et sœurs, un poème de Baudelaire, ange plein de gaieté, connaissez-vous l'angoisse? Tu ne t'attendais pas à cette froideur. Tu nages de plus en plus lentement, à mouvements circulaires de faible amplitude, exténués. Ange plein de bonté, connaissez-vous la haine? À présent la mer t'enveloppe, te couche en ses plis perfides, te submerge, te tire vers le fond; par milliards, des langues, des gorges avides te gobent avec volupté, tu es soumise et épuisée, malheureuse et comblée, pleine d'espérance et résignée, les forces t'abandonnent, tu absorbes, tu aspiras une eau amère, et tu comprends peu à peu, enfin, qu'il ne t'est plus nécessaire de combattre, que tu touches au point que tu voulais atteindre, au cercle où se rejoignent la souffrance et la joie, où s'embrassent la veille et le sommeil, où se confondent le mensonge et la vérité. Ange plein de santé, connaissez-vous les fièvres? Rien qu'un ultime sursaut, tu avales, tu t'étouffes, dans la gorge un nœud de sable, encore un dernier regard vers les nuages, voici venir enfin le naufrage. Et l'univers bave et te crache au visage, se moque et te tue, rends les armes, il tient déjà en son pouvoir tes membres, ton ventre, tes épaules.

Tu es depuis longtemps éviscérée. Laisse-le t'engloutir, laisse-le se délecter de ta chair. Renonce.

J'aurais été mieux inspirée de ne pas relire cette scène de *Roman d'amour* avant d'aller faire ma sieste. Klara se noie dans l'Atlantique, ou peut-être que non. Je me suis réveillée, j'étais encore étendue dans mon lit, mes oreilles résonnaient d'un bourdonnant vacarme, ma tête des vers de Baudelaire que j'avais appris à l'école, et de mon flot de paroles ondoyant. Des lambeaux de phrases flottaient encore à la surface des eaux, j'en saisis quelques-uns au vol : L'homme s'est levé, ce n'est pas un prêtre. Mais qu'as-tu fait là ? te demandait-il. Je ne veux pas que tu meures, je t'aime bien telle que tu es, vivante, en vie, comprends-tu ? Je ne t'aime pas *bien*, moi, je t'aime, dis-je, mais tu n'existes plus.

Lorsque je suis sortie du sommeil pour la seconde fois, il n'y avait personne. Et je me suis demandé de nouveau s'il fallait que je lise au public la première scène de *Roman d'amour*, ou non.

Le matin même, j'avais eu une conversation téléphonique avec Mme Prude, la compagne du bibliothécaire. Je ne savais pas encore à ce moment-là qu'elle était sa compagne. Doublée de sa collaboratrice. Elle s'était présentée à moi comme une journaliste et voulait me poser quelques questions,

dans l'après-midi, pour une émission radiophonique. Oui, le sujet qu'elle allait consacrer à *Roman d'amour* serait diffusé sur les ondes dès le lendemain. Elle trouvait original que j'aie donné pour titre à mon livre le nom d'un genre littéraire.

Après ma sieste, une pesanteur de plomb m'accablait. Le rêve de la noyade hantait encore confusément mon esprit, j'avais la sensation d'être passée sous un rouleau compresseur, je manquais d'air. Je m'agrippais à mon oreiller, j'aurais voulu me blottir encore dans les draps bouleversés, mais il fallait que je me lève, le temps m'était compté. J'écartai les rideaux pour apercevoir la mer du Nord, mais la chambre donnait sur l'arrière de l'hôtel. Peut-être, me suis-je dit, aurais-je le temps de faire un saut à la plage le jour suivant, avant de m'en retourner chez moi. Rien ne me charme comme la mer. Estran, grèves de sable ou rochers, qu'importe, pourvu qu'il y ait la mer. Mais, sous mes yeux, seul scintillait le jardin de l'hôtel, où deux arbres d'un jaune panaché de rouge se balançaient dans le vent. Des bourrasques balayaient des dahlias fanés, des feuilles d'érable tourbillonnaient dans l'air. De la ramure tachetée de brun d'un bel arbre, je vis tomber une châtaigne qui, touchant terre, jaillit de sa bogue verte. Par la fenêtre légèrement entrebâillée me parvenait une odeur douceâtre de feuilles humides, terre et soleil mêlés. Depuis toujours l'automne est ma saison

préférée, elle ne représente pas à mes yeux un achèvement, mais un accomplissement. Au fond, nous assistons là au début d'une œuvre dont les graines germent souterrainement pendant l'hiver avant d'éclore et de s'épanouir au printemps ou en été. Cette pensée remonte au temps où j'étais écolière, quand octobre marquait encore en France le commencement de l'année scolaire, nous ramassions des feuilles mortes bigarrées pour les dessiner ensuite en cours d'arts plastiques. Souvent, c'est en automne que j'ai écrit les premières lignes de mes romans, quand les châtaignes font justement éclater leur enveloppe hérissée de piquants.

J'ai sorti ma robe de la valise. Une robe rouge élégante achetée tout exprès pour la circonstance, mais, comme si souvent, à la va-vite et sans me donner la peine de l'essayer. Elle était trop courte pour une dame de mon âge, je l'avais déjà constaté chez moi, mais je n'avais pas eu le temps, ou l'envie, de retourner à la boutique pour l'échanger. En trois minutes, j'ai maquillé mon visage fatigué, camouflé les taches brunes avec un stick correcteur, je me suis efforcée de mettre en valeur mon regard d'un trait de khôl, bien trop vite une fois encore, et d'une main tremblotante. Dans le miroir, un Narcisse défraîchi me faisait face. On y voyait cependant transparaître encore le visage de la jeune femme qui sillonnait à bicyclette les routes d'Irlande. Le dessin de la figure, la chevelure bouclée,

l'iris myosotis, mon passé me regardait dans les yeux, empâté.

Mme Prude m'attendait déjà à la réception. Lorsque je descendis l'escalier, elle ne m'aperçut pas tout de suite. Elle marchait de long en large d'un pas nerveux. Puis elle pivota sur elle-même et, se campant devant le miroir du vestiaire, fit courir ses doigts dans ses cheveux roux frisés, lissa les plis de son jean moulant, tira d'un geste ferme sur son chandail mauve, d'une étoffe duveteuse. Elle était beaucoup plus jeune que moi, mais cependant plus âgée que sa voix au téléphone ne l'avait laissé supposer. Elle fouilla dans son sac à main, en sortit un bâton de rouge à lèvres et redessina le contour de sa bouche, puis elle s'empara d'un mouchoir en tissu, l'humecta légèrement, effaça quelque chose, sans doute un excédent de rouge à lèvres, se retourna de nouveau. La réceptionniste se tenait derrière son comptoir et l'observait avec une attention où il me sembla déceler une pointe de convoitise. Je n'osais pas esquisser un geste, je m'en serais voulu de la déranger tandis qu'elle mettait un soin si méticuleux à s'apprêter. Elle rangea le rouge à lèvres dans son grand sac, en sortit un autre objet encore, un bonbon ou un petit chewing-gum qu'elle enfourna, et, à l'instant précis où elle referma d'un *clic* son sac à main, elle eut un brusque mouvement de tête. Alors enfin elle m'aperçut et, d'un ton enthousiaste, fébrile

et survolté, m'accueillit par ces quelques mots dont elle étira à plaisir les syllabes : *Bonjour, Charlotte Moire**¹ ! Avec ses lèvres d'un rouge éclatant, ses pommettes fardées, ses gestes saccadés, elle entraînait dans la catégorie de ces femmes qui, soucieuses de vous montrer combien la vie peut être exaltante, ont la vertu de vous convaincre instantanément du contraire. Elle tira de son sac un petit appareil enregistreur et m'annonça qu'elle avait l'intention de commencer l'interview tout de suite, ici, dans le lobby de l'hôtel, puis qu'elle me conduirait en voiture à la bibliothèque, où nous serions certainement importunées par tout un tas de gens, aussi, chère Klara, commençons sans plus attendre, ici, nous avons encore quelques heures devant nous, la remise du prix n'aura lieu qu'à dix-huit heures. « Mon prénom est Charlotte, la corrigeai-je. Vous venez de m'appeler Klara. » Elle battit trois fois de ses faux cils et porta les mains à sa bouche : « Oh, pardon ! Vous pouvez constater, ma chère Charlotte, que la personnalité de votre héroïne a su trouver en moi une résonance profonde. Une créature épatante, d'ailleurs, cette Klara. Elle est si vivante, on la jurerait réelle. »

Ce qui m'avait conduite en ces lieux, c'était un prix littéraire de second ordre, de renommée tout

1. Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

à fait obscure, une récompense décernée pour la première fois et dont la dotation était si faible que des confrères plus célèbres que moi-même l'auraient jugée indigne de leur talent. En dépit de mon âge, j'étais toutefois contente de la recevoir, et prête à parcourir pour cela six cents kilomètres à bord d'un train à grande vitesse bondé et sujet à des avaries techniques. Un changement de décor, des hôtes accueillants et aux petits soins, un bouquet de fleurs et des compliments déposés à vos pieds, le tout sur une île de la mer du Nord. J'ai toujours eu un faible pour les îles, même si elles peuvent se refermer sur vous comme un piège. Alcatraz, île du Diable ou île d'If, nombreuses furent celles dont il fut fait le plus noir usage et qui firent office entre autres choses de prison. Mais, avant-postes des continents, nids d'alcyon dans la mer, refuges pour naufragés, elles demeurent à mes yeux promesses d'espoir, il émane d'elles quelque chose de vierge, elles affolent la boussole de nos désirs. Et j'aime la mer. Autrefois, quand je faisais mes premiers pas dans la langue allemande, il m'arrivait souvent d'écrire *Mehr* au lieu de *Meer*¹, et aujourd'hui encore, en pensée, je continue de l'orthographier ainsi, un surcroît d'horizon, un surcroît de rêve, un surcroît de vie et de mort. Plus de

1. *Das Mehr* : « le surcroît », « l'excédent ». *Das Meer* : « la mer ».

SYLVIE SCHENK

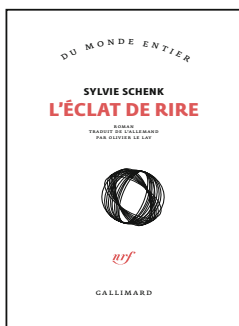
L'ÉCLAT DE RIRE

Charlotte Moire, romancière qui n'a jamais connu grande notoriété, est invitée à recevoir un prix littéraire de seconde zone. Attendant l'heure de la cérémonie, elle accepte l'interview d'une journaliste qui semble connaître son œuvre sur le bout des doigts.

Mais l'entretien donne lieu à des questions de plus en plus troublantes au sujet d'un roman de Charlotte, qui racontait une histoire d'adultère inspirée de sa propre vie. Entremêlant fiction et réalité, la conversation va jusqu'à donner le vertige aux deux femmes : les personnages romanesques sont-ils autre chose que la reproduction des personnes réelles ? La fiction peut-elle se prolonger dans la vraie vie, des années après la publication d'un livre ?

Avec malice et grâce, Sylvie Schenk nous emmène dans les coulisses de la création et interroge la fascination que nous avons pour la passion, le secret et les souvenirs. Maris infidèles comme femmes trompeuses et trompées, journalistes comme écrivains, mais également lecteurs et lectrices d'histoires d'amour s'entrecroisent et se répondent dans ce pétillant roman.

Sylvie Schenk, née à Chambéry en 1944, s'est installée en Allemagne en 1966 et a adopté la langue allemande pour écrire ses récits. Son roman L'instant d'une vie (Slatkine & Cie, 2019) a rencontré en Allemagne un vif succès.



L'éclat de rire
Sylvie Schenk

Cette édition électronique du livre
L'éclat de rire de Sylvie Schenk
a été réalisée le 19 décembre 2023
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782072979309 - Numéro d'édition : 433820).

Code Sodis : U43984 - ISBN : 9782072979316.

Numéro d'édition : 433821.